

Exploration de notre foi unitarienne universaliste en français
« Sermons dominicaux choisis de ministres UU canadiennes »
2^e traduction préparée par le Rassemblement unitarien universaliste d'Ottawa

< Traduction de l'anglais par Janine Laurencin >

Avril 2011

Défi

L'un des moments importants de la plupart des services du dimanche matin dans les congrégations unitariennes universalistes est le sermon donné par l'un ou l'une de nos ministres ou par un orateur invité. Bien que souvent la version imprimée de ces sermons soit disponible sur le site Web de notre Rassemblement, elle n'y apparaît habituellement qu'en anglais. Ce n'est pas une façon de faire très accueillante pour les francophones cherchant à se renseigner sur nos croyances et nos pratiques.

Mesures prises

Pour répondre à ce défi, le Rassemblement unitarien universaliste d'Ottawa a pris l'initiative, en 2007, de préparer et de distribuer des traductions françaises de textes unitariens universalistes (UU) appropriés. Les textes ont été choisis par une petite Équipe du projet de traduction comprenant des francophones intéressé(e)s, membres du Rassemblement, en consultation avec notre ministre de l'époque, la révérende Frances Deverell.

La deuxième des trois traductions de textes retenus par l'Équipe du projet de traduction donne un échantillonnage de sermons ou d'exposés présentés le dimanche matin. Nos célébrations dominicales comportent souvent un sermon ou un exposé par un ou une ministre, ou par quelqu'un qui possède une connaissance particulière d'un sujet approprié. Quatre sermons sont donc inclus dans cet ensemble de textes traduits, afin d'illustrer quelques-unes des questions et des réflexions qui peuvent être soulevées le dimanche matin. La sélection s'est faite parmi les sermons soumis par des ministres UU du Canada en réponse à une demande que leur a envoyée la révérende Deverell. Les deux sermons retenus initialement, « Pas de culte sans sacrifice » et « Justification par la foi », ont été présentés respectivement par la révérende Anne Treadwell et par la révérende Frances Deverell. Comme le sermon de la révérende Deverell était le troisième d'une trilogie, notre traductrice, Janine Laurencin, a aimablement offert de traduire les deux premiers, soit « Une foi responsable » et « Une foi grandissante » à titre gracieux. Nous sommes très heureux qu'ils fassent maintenant partie de cet ensemble de textes en français.

Nous suggérons que cette série de sermons soit incluse dans la section des sermons du site Web du Conseil unitarien du Canada (CUC) et qu'elle puisse aussi être ajoutée aux sermons publiés par les congrégations locales. Ainsi, un ou une francophone naviguant sur le Web pourrait choisir un sermon dans sa propre langue.

La première des trois publications en français comprend des extraits du livre intitulé « Being Liberal in an Illiberal Age » (Être libéral(e) à une époque qui ne l'est pas) de Jack Mendelsohn, ministre UU retraité très estimé. Dans son avant-propos, ce livre est décrit comme une introduction à la religion libérale, avec plein d'exemples, d'éléments historiques et de vision. La troisième publication fournit le matériel nécessaire aux animateurs et animatrices pour mettre sur pied et diriger des Groupes de croissance spirituelle explorant les principes, les valeurs et les approches de notre religion libérale.

Remerciements

Le Rassemblement unitarien universaliste d'Ottawa est très reconnaissant de l'aide et du soutien qu'il a reçus pour réaliser ce projet de traduction. Il veut plus particulièrement remercier chaleureusement :

1. Le West Trust Fund (Fonds de fiducie de l'Ouest), se trouvant à Halifax (Nouvelle-Écosse), qui par ses deux subventions a permis au Rassemblement de retenir les services d'une traductrice professionnelle d'expérience pour ce projet. Le West Trust Fund a pour objectif de promouvoir, au Canada, les sept principes que les congrégations membres du Conseil unitarien du Canada se sont engagées à reconnaître et à promouvoir.
2. Les révérendes Anne Treadwell et Frances Deverell, ainsi que tous et toutes les autres ministres UU qui ont présenté des sermons aux fins d'une possible traduction.
3. Tous les membres du Rassemblement qui ont travaillé à ce projet et, en particulier, les leaders laïques Lucie Marie Castonguay-Bower et Maurice Cabana-Proulx, qui en ont été l'inspiration et en ont assuré le suivi, notamment la relecture d'épreuves.
1. La révérende Frances Deverell, qui a obtenu la collaboration de ses collègues ministres et donné beaucoup de son propre temps pour la soumission de sermons à traduire, et qui a appuyé cette initiative de multiples autres façons.
2. Enfin, et particulièrement, nous désirons exprimer notre sincère gratitude et notre reconnaissance à Janine Laurencin qui, non seulement a effectué la traduction avec beaucoup de professionnalisme, mais a aussi largement dépassé les termes du contrat officiel en ce qui concerne la quantité de textes traduits.

La réalisation de ce projet de traduction n'aurait pas été possible sans tous ces engagements, efforts et appuis.

Finalement, le Rassemblement unitarien universaliste d'Ottawa espère sincèrement que cet effort d'exploration de notre foi libérale en français ne restera pas une initiative isolée, mais constituera plutôt le commencement d'une stratégie concertée à l'intérieur de notre dénomination, en vue d'atteindre nos nombreux et nombreuses ami(e)s francophones du Canada, et de répondre à leur intérêt.

Pas de culte sans sacrifice?

Rev. Anne Treadwell

Le thème de la présente réflexion m'est venu à l'esprit alors que je suivais une conversation entre plusieurs ministres UU portant sur les paroles de Mahatma Gandhi disant que le « culte sans sacrifice » était une perversion. J'ai pensé que c'était un sujet approprié à traiter pour plusieurs raisons, en particulier pour les deux suivantes : – c'était l'époque où nos amis catholiques observeraient bientôt le carême, période traditionnelle de renoncement personnel, et c'était également un temps où nous penserions tous et toutes aux sacrifices qu'entraîne la guerre et **aussi**, je crois, à ceux qu'entraîne l'évitement de la guerre. Quasiment aucune des personnes auxquelles j'ai parlé récemment ne s'attend à ce que la situation internationale, ou même locale, ne s'améliore vraiment dans un avenir rapproché, sans perte de vies, sans idéaux compromis, sans renoncement au confort personnel, à la commodité et à la sérénité. Toutefois, je ne suis pas sûre qu'il soit naturel pour n'importe lequel ou laquelle d'entre nous de faire une relation entre ce genre de sacrifice et l'idée de culte, de célébration du culte. Si nous établissons une relation entre eux, ce n'est probablement que par une association avec ce que nous estimons être des rituels religieux primitifs qui comportent l'immolation d'animaux ou de gens pour apaiser quelque dieu.

Tout comme le mot « *sacrifice* », le terme « *culte* » est difficile à admettre pour beaucoup d'unitariens et unitariennes, parce qu'il suggère une sorte d'humiliation de soi-même et d'indignité humaine au regard d'un être surnaturel. Et si nous mettons ces deux mots ensemble, nous sommes sur un terrain très délicat! Mais je suggère que ces deux mots peuvent s'utiliser d'une manière qui fasse parfaitement du sens, même pour nous, UU. Le mot anglais correspondant à culte, *worship*, pris littéralement (*worth-ship*), veut dire confirmer et façonner des choses de valeur, tandis que sacrifice signifie donner quelque chose de précieux; ce sont les sens dans lesquels je vais utiliser ces mots aujourd'hui. Et en établissant une relation entre les deux, Gandhi peut avoir voulu attirer l'attention sur une vérité qui est aussi applicable de nos jours qu'à son époque.

Pour mettre les paroles de Gandhi en contexte, voici le reste de ce qu'il a dit – en 1947, peu de temps avant son assassinat – au sujet de ce qu'il estimait être les « sept principales bévues » ou « sept péchés sociaux », ou perversions, ou encore péchés mortels, comme certains les ont appelés. Gandhi, en conversation avec son petit-fils Arun, lui donna un talisman sur lequel étaient gravés les « sept péchés sociaux », d'où découle la violence qui empoisonne le monde. Je vais les énoncer maintenant et nous prendrons quelques instants de réflexion silencieuse pour chacun d'entre eux. Ce sont :

La richesse sans travail Du plaisir sans conscience De l'éducation sans caractère Du commerce sans morale De la recherche sans humanité Une politique sans principes et Un culte sans sacrifice.

Gandhi a caractérisé ces états de déséquilibre comme des formes de « **violence passive** » qui alimentent la violence active que constituent la cruauté, le crime et la guerre. Il dit encore « *Nous pourrions travailler jusqu'à la fin du monde pour arriver à la paix et n'irons nulle part tant que nous ignorerons la violence passive dans notre monde.* »

Comment donc notre thème d'aujourd'hui « *Pas de culte sans sacrifice* » peut-il être ce que Gandhi appelait un « *péché social* », une grande perversion, faisant partie de la « *violence*

passive » qui alimente la haine et la guerre? Dans mon exploration, je vais m'appuyer sur la pensée de la ministre UU Laurel Hallman, qui a traité de ce thème avec sa congrégation en 1999. Laurel a souligné que dans les conversations ordinaires entre unitariens et unitariennes, on entendra plus vraisemblablement les mots d'autonomie et d'indépendance que le mot « *sacrifice* ». Le monde occidental laisse de plus en plus de côté le sacrifice en tant que valeur prise, au profit d'une culture d'ayants droit, comme dans l'expression « *Je le vau**x** bien!* ». Cela influence même ce que nous voulons dire par culte (worth-ship) – « *Je le vau**x** bien!* ». Il nous est devenu difficile de comprendre ce que Gandhi pouvait vouloir dire en juxtaposant le culte et le sacrifice, même en sachant comment il s'est sacrifié lui-même pendant sa vie et par sa mort, pour la libération de son pays, ce qu'il considérait en fin de compte comme en **valant** la peine.

Laurel Hallman demandait : « *À quoi cela sert-il de sacrifier sa vie dans la guerre qui finira toutes les guerres, quand une autre suit pas longtemps après? Ou de sacrifier son fils ou sa fille [pendant la guerre] au nom du patriotisme, quand notre participation à la guerre elle-même est mise en doute par l'histoire, ce qui nuit même aux survivants et survivantes? [ou encore] Pourquoi se sacrifier pour les droits civiques, quand le problème du racisme persiste, et persiste, et persiste, à des niveaux toujours plus subtils?..... Il semble que l'histoire la plus récente nous dise de prendre soin de nous-mêmes, et que le reste suivra. Si vous êtes autonomes et résilients, résilientes, vous serez un modèle pour vos enfants. Dieu aide ceux et celles qui s'aident eux-mêmes ou elles-mêmes, après tout. Et le patriotisme devient si vite du nationalisme. Et la politique n'inspire pas de valeurs plus élevées, de toute façon.....* Ces élucubrations reflètent largement la pensée populaire « éclairée ».

Il serait impensable, pour la plupart d'entre nous, de planifier un voyage à la Mecque, par exemple, qui engloutirait toutes nos économies, un saint sacrifice d'hommage et de devoir. Il ne rimerait peut-être à rien non plus de nous priver, consciemment et intentionnellement, de certaines choses spécifiques dont nous avons besoin ou que nous désirons, de la manière dont les catholiques « *renonceraient au chocolat pendant le carême* ». Tandis qu'il peut encore y avoir des sacrifices, petits ou grands, qui sont faits autour de nous, le sacrifice s'est estompé en tant que concept religieux, en tant que grande valeur dans la religion, en tant que fil conducteur à travers les siècles de foi sous toutes ses formes. Et quand il persiste, ce sont les fondamentalismes qui se lèvent en son nom. Nous avons en de nombreux endroits, des régimes brutaux qui ignorent que leur brutalité puisse en elle-même être une forme de péché de violence passive.

Mais il est peut-être vrai que même sans utiliser le **mot** *sacrifice*, nous **faisons** des sacrifices, en donnant **tout ce que nous avons** pour quelque chose. Nous donnons les jours de notre vie à quelque chose. Nous mourons pour quelque chose. Si ce n'est pas en martyrs pour une grande cause, nous mourons quand même de la manière dont nous avons vécu. Nous avons parcouru cette Terre comme une incarnation de ce que cela signifie d'être humain. Nos vies, pour le moins, sont des exemples de ce que vivre signifie. Nous donnons tout ce que nous avons pour vivre nos vies. Nous donnons notre temps, nous dépensons notre argent, nous faisons notre travail. Nous donnons les qualités de notre esprit. L'espoir, la joie, la paix, de même que la confusion, ou même la haine. Nous donnons de nos ressources. Au concessionnaire automobile, à la banque pour notre hypothèque, à la caissière ou au caissier de l'épicerie. Nous donnons, et donnons, et donnons du temps et des ressources de nos vies. La célébration du culte est une participation à de tels actes de valeur – la participation au choix de valeurs qui en valent la peine. Dans cette action quotidienne de donner de nous-mêmes, des minutes et des heures de notre vie, du travail de notre corps et de notre esprit, des affections de notre cœur, nous donnons libre cours

aux actions qui correspondent à nos valeurs. En contribuant à nos valeurs, nous donnons tout ce que nous avons. Et nous réunir ici, pour réfléchir sur comment nous faisons cela, est la forme rituelle que nous donnons à notre célébration du culte.

Laurel Hallman suggère que le sacrifice, tel que nous, UU, pouvons encore comprendre et utiliser le mot, n'est pas un **renoncement** à nous-mêmes, mais bien plutôt **l'expression de la vie à partir de nous-mêmes**, de nos valeurs, de ce que nous valons. Nous donnons nos ressources pour le bien commun, tout en sachant que nous devons pouvoir gagner notre vie et sommes responsables de notre avenir. Nous nous donnons à nos enfants, même si nous comprenons bien qu'ils sont séparés de nous. Nous nous donnons à notre travail, même si nous savons que nous ne sommes pas seulement ce que nous faisons pour gagner notre vie. Et nous nous donnons à la Vie, bien que ce que la Vie nous appelle à faire n'est pas toujours ce que nous aurions choisi par inclination. Donner de tout cœur est en soi une valeur – souvenez-vous de ce que Thoreau a dit : « *Je veux apprendre ce que la vie enseigne et ne pas découvrir, à ma mort, que je n'avais pas vécu.* » Et je crois que c'est Shaw qui nous a dit qu'il souhaitait être complètement usé au moment de mourir, sans qu'il reste inutilement quoi que ce soit.

Faisons-nous un **sacrifice** quand nous venons ici pour ce que certains et certaines appellent un service du culte et ce que nous tous et toutes estimons être une **célébration de nos valeurs**? Gandhi a-t-il raison de dire qu'il n'y a pas de culte sans sacrifice? Je le crois. Le sacrifice peut ne pas être ce que nous croyions qu'il était. Le sacrifice est le don de nous-mêmes à la vie, à l'amour, aux enfants, au bien commun, aux causes et au travail créatif. Quand nous nous réunissons le dimanche matin pour affirmer ce don de nous-mêmes et lui donner forme, nous célébrons sa **valeur**, et le **don – sacrifice** – est au cœur de cette action. Oui, Gandhi avait raison : L'idée du **culte sans don** est une grande bévue, un grand péché social! Si nous nous agrippons à tout ce que nous possédons et si nous nous tenons loin les uns, les unes des autres, nous ne célébrons que les **possessions** et **l'avidité**.

Parfois – peut-être souvent – nous donnons jusqu'à un point où notre propre confort en souffre et cela approche du sens traditionnel du sacrifice. Quand nous pensons à former les choses de valeur, à **donner aux choses, aux causes, auxquelles nous croyons**, il est bon de se souvenir que notre commodité, et même notre bien-être, peut en souffrir. Dans un bulletin de la congrégation, une des membres a écrit à propos de ce qui s'est passé quand elle a participé au projet « *du riz pour la paix* » organisé par plusieurs groupes et individus. La rédactrice avait hésité à inclure une mention de la visite qu'elle avait reçue de la police, mais son amie l'avait encouragée à le faire en disant : « *..... les gens doivent protester en pleine conscience et savoir que la protestation doit traiter avec le monde réel, tel qu'il est. Protester peut avoir des conséquences – qu'il s'agisse d'une visite possible de la police, d'une arrestation ou du risque d'être mêlé(e) à de la violence. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut rien faire à cause de ce qui pourrait arriver, mais qu'il faut faire ce avec quoi l'on est confortable, et avec intégrité, si l'on décide de ne pas être le centre de l'attention ni un martyr.* »

Tandis que je suis d'accord avec cela, je crois que j'irai un peu plus loin et encouragerais les gens à étirer les limites avec lesquelles ils sont confortables – au moins juste un peu. Notre célébration du culte et notre sacrifice n'ont pas toujours à être limités à ce qui est facile et confortable. Mais il y a un confort intérieur plus important, qui consiste à maintenir son intégrité ou sa **complétude**. C'est un trésor précieux, qui va au-delà de toutes les considérations de commodité. « *Cela ne veut pas dire qu'il ne faut rien faire à cause de ce qui pourrait arriver, mais [qu'il faut agir] avec intégrité.* »

Consentir à abandonner une chose pour une autre, la sacrifier pour ce que nous estimons être un plus grand bien est, je crois, intrinsèque à notre nature humaine. Nous abandonnons des possibilités chaque fois que nous prenons une décision; le mot même **dé-cision** signifie « *trancher* »! Cela est vrai, aussi à tous les niveaux, et bien qu'il ne soit pas très important, à long terme, que vous abandonniez la possibilité d'une garniture bleue pour votre maison, quand vous décidez de la peindre en vert, certains de nos choix ont une importance de grande envergure et à très long terme. Considérez ces paroles, par exemple, venant d'un homme qui savait sûrement un peu de quoi il parlait : « ***Chaque fusil fabriqué, chaque bateau de guerre lancé à la mer, chaque missile tiré, est au bout du compte un vol commis à l'encontre de ceux qui ont faim et n'ont rien à manger, de ceux qui ont froid et n'ont rien à se mettre.*** » J'ignore quand il a prononcé exactement ces paroles, mais l'auteur a vécu de 1890 à 1969. Il s'agit du général américain et 34^e président des États-Unis, Dwight Eisenhower. Il savait qu'affirmer nos valeurs suppose toujours un sacrifice d'une sorte ou d'une autre, et que chaque choix que nous faisons a un coût, pour les autres, aussi bien que pour nous-mêmes.

Comment décidons-nous de la mesure du don, du genre de sacrifice et du prix qui seront **notre** véritable culte, la célébration de nos valeurs, quand on nous demandera de faire des décisions et de prendre position sur des questions aussi importantes que la guerre et la paix? Comment décidons-nous de l'engagement ou du sacrifice que nous ferons? Peu d'entre nous, je crois, opteraient pour la paix à **n'importe quel** prix, et encore moins accepteraient la guerre, sauf en dernier recours, mais entre ces deux extrêmes, il y a tant de positions possibles. Quand vous trébuchez sur votre chemin vers votre propre décision humaine et imparfaite au sujet de ce que, par exemple, devraient faire les forces armées canadiennes à l'étranger, je vous demande de considérer une question de Gandhi, puis une des miennes. La question que Gandhi a posée en 1942 pendant la Seconde guerre mondiale est la suivante :

Quelle différence cela fait-il pour les morts, les orphelins et les sans-abri, qu'une destruction absurde soit menée au nom du totalitarisme, ou au saint nom de la liberté ou de la démocratie?

Quant à ma propre question, qui découle de la précédente, j'ai paraphrasé un message que j'ai reçu par courriel – et si elle semble à certains ou certaines de vous avoir certains accents bibliques, je ne m'en excuse pas :

Si nous supposons que le renversement d'un régime répressif va entraîner la perte de vies innocentes et que nous devons décider combien d'entre elles constituent un prix malheureux mais nécessaire à payer, et que nombre de ces vies seront celles d'enfants,

*est-ce que cela vaudrait la vie de chaque **enfant de ce pays, de tous, s'ils devaient tous être tués** –*

*ou sinon, est-ce que cela vaudrait la peine de **tuer, disons, 100 000 enfants** en bombardant seulement une ville complètement –*

*ou sinon, devrions-nous être prêts à tuer seulement **quelques centaines de petits enfants et leur mère** –*

*ou sinon, **combien de bombes devraient être lâchées sur combien d'enfants exactement?***

Choisissez bien quelle sera votre position et quelle forme votre culte et votre sacrifice prendront. Choisissez bien, **assurez-vous que le sacrifice sera le vôtre et non celui de quelqu'un d'autre**, et gardez les enfants à l'esprit. Quel que soit le sacrifice que chacun, chacune de nous soyons prêts ou prêtes à faire, des énormes questions de guerre aux simples questions de conservation d'énergie, puissions-nous célébrer notre culte, nos valeurs, dans la vérité, l'amour, et dans l'esprit ouvert qui fait surgir de nous le meilleur que nous ayons à donner, alors que nous vivons cette heure ensemble, et chaque jour de notre vie. *Qu'il en soit ainsi. Amen.*

Une foi responsable¹

Rev Frances Deverell

Rassemblement unitarien universaliste d'Ottawa, 9 septembre 2007

Voici le premier sermon d'une série de trois sur la foi. J'ai amené ce sujet par un aperçu de quelques-unes des personnes dont nous nous souvenons : Francis David², Lotta Hitschmanova³ et Susan B. Anthony⁴. Leurs actions étaient courageuses et ont défini, dans une certaine mesure, ce que c'est d'être unitarien et unitarienne – de participer à la foi unitarienne. Je veux explorer ce que le mot foi signifie à travers leur vie.

Ces histoires que vous avez entendues ne sont pas tellement singulières. En fait, elles sont typiques de celles que nous découvrons quand nous apprenons à connaître nos prédécesseurs unitariens. Nos saints et saintes, comme j'aime les appeler. Les gens que nous citons pour montrer ce qu'est notre foi et qui nous sommes. J'aurais tout aussi bien pu vous parler de Norbert Chapek⁵, d'Olympia Brown⁶ ou de William Irvine⁷, pour n'en nommer que quelques-uns. J'aurais pu également inclure beaucoup d'unitariens et unitariennes dévoué(e)s de nos congrégations actuelles. Nous avons ici nombre de personnes qui sont très engagées dans les questions sociales et dans la protection de notre environnement. Je n'oublierai jamais Doug Sabourin⁸, de l'église unitarienne North Shore de Vancouver-Ouest. Il a dormi dans une benne de déchets, de manière à mieux comprendre, par l'expérience directe, ce que c'est de dormir dans la rue. Il espérait ainsi pouvoir mieux servir ses clients. Quelle sorte de foi inspirerait quelqu'un à faire une chose pareille? Que nous disent nos histoires sur qui nous sommes et sur la sorte de foi que nous partageons?

J'ai employé le titre : Une foi responsable. La racine du mot responsable est répondre. La première caractéristique de toutes les histoires que vous avez entendues aujourd'hui est que les gens répondaient aux circonstances particulières dans lesquelles ils vivaient. Leur vision de la vérité et de l'espoir pour le monde provenait de leur expérience directe. Ces gens voyaient ce qui était bon ou mauvais dans le monde, tel qu'il se présentait dans leur vie et dans la vie de leurs ami(e)s, de leur famille et de leurs collègues. Ils éprouaient de la compassion pour la souffrance dans le monde et ils avaient la capacité d'y répondre.

¹ Toutes les notes de bas de page ont été ajoutées par la traductrice, pour donner une très brève indication biographique sur les personnes mentionnées dans le texte et que les lectrices et lecteurs francophones en dehors des États-Unis pourraient ne pas connaître (information tirée principalement de sites internet).

² Aussi connu sous le nom de Ferenc David, prêcheur unitarien, écrivain et théologien de Transylvanie (1510 - 1579); prôna la tolérance religieuse.

³ L'une des premières figures de l'action humanitaire du Canada sur la scène internationale (1909 - 1990). Née à Prague, se réfugia au Canada en 1942; fondatrice de la section canadienne d'un organisme d'aide, l'Unitarian Service Committee (Comité du service unitarien).

⁴ Militante [américaine](#) des [droits civiques](#) (1820 - 1906); joua un rôle central dans la lutte pour le suffrage des femmes aux États-Unis.

⁵ Ministre unitarien à Prague (1870 - 1942); a créé la cérémonie des fleurs. Mort au camp de concentration de Dachau.

⁶ Américaine, première femme diplômée d'une école de théologie et première femme ordonnée pasteur (1835 - 1926); a ardemment défendu la cause des femmes.

⁷ Pasteur canadien de l'Église unitarienne, député fédéral, journaliste et organisateur politique (1885 - 1962). A cofondé la [Co-operative Commonwealth Federation](#) (CCF), parti qui est l'ancêtre du Nouveau Parti démocratique actuel. A aussi œuvré pour la paix.

⁸ Directeur général d'un organisme de services à la famille.

Dans les premiers temps de notre histoire, les questions portaient sur la théologie et l'église. Comment devait-on interpréter la Bible? Alors que l'église et l'État utilisaient la puissance militaire, l'administration et la peur du courroux de Dieu après la mort pour terrifier les gens, comment les individus pouvaient-ils vivre leur propre vérité? Toutes sortes de dissidents – unitariens et unitariennes, anabaptistes, quakers, Moraves, etc. – ont fui leur pays d'origine, se sont cachés, tenaillés par la peur, et ont célébré leur culte en secret. Notre mouvement est né en réponse à ce genre d'oppression personnelle. Notre mouvement est né dans le martyre pour la recherche de la vérité et pour la défense de la liberté. Essayez de vous imaginer debout sur le bûcher avec quelqu'un qui approche une allumette des fagots de bois ... et d'avoir une dernière occasion de vous rétracter. Imaginez ce que pouvait être d'accepter d'être brûlé(e) vif ou vive plutôt que de renoncer à son engagement, à l'idée que Dieu est un, et non pas une trinité. Imaginez être l'un des deux mille ministres dissidents qui avaient décidé de risquer d'être bannis de leur église, de leur communauté, et de perdre leur gagne-pain plutôt que de jurer sur la Bible qu'ils acceptaient l'interprétation de l'église en ce qui concerne Jésus et Dieu.

Selon Earl Morse Wilbur⁹, les valeurs fondamentales sur lesquelles notre mouvement s'est bâti étaient les trois suivantes :

- 1) Liberté de chercher la vérité et de former ses propres opinions sur ce qui est vrai.
- 2) Raison. Il était approprié d'utiliser son don de raison pour établir pour soi-même ce que l'évidence signifie.
- 3) Tolérance. Importance de reconnaître que tout le monde peut ne pas arriver aux mêmes conclusions, et importance de bâtir un climat d'acceptation des vues divergentes. La lutte pour la tolérance visait à empêcher l'État et l'église d'utiliser des tactiques de peur et de violence pour engendrer la terreur comme moyen de contrôle. Les minorités à l'intérieur de l'État avaient le droit d'être tolérées et de vivre sans peur. C'étaient les questions des XVI^e et XVII^e siècles. Quand je vois autour du monde les tactiques de violence et de terreur utilisées en Iraq, en Afghanistan, à Haïti, en Israël et en Palestine, ainsi qu'au Pakistan, entre autres, je me rends compte que les sacrifices de nos prédécesseurs unitariens n'ont pas encore été rachetés. Nous avons encore un long chemin à faire pour créer le règne de l'amour et de la justice parmi les peuples de ce monde.

Cela m'amène à la signification du mot responsable, tel qu'il est défini dans le dictionnaire : Qui doit rendre compte de ses actes, en répondre... Qui est l'auteur, la cause volontaire et consciente (de quelque chose), en porte la responsabilité morale... Quand quelqu'un est en train de mourir dans un cachot, à qui doit-il rendre compte de ses actes? À l'État qui l'a condamné pour « innovation »? À Dieu – puissance supérieure qui est l'autorité suprême sur toutes choses? Ou à lui-même – à sa propre autorité intérieure? Ou à une combinaison de ce qui précède? Il semble évident que nos saints et saintes ont démontré une formidable croyance ou confiance en leur propre voix intérieure, en leur propre sens de ce qui est vrai et bon. Si la plupart avaient une solide foi en Dieu, ces personnes avaient leur propre solide sens de la volonté et de la nature de Dieu en elles, et étaient prêtes à prendre de grands risques plutôt que d'être contrôlées par une version de Dieu imposée par les doctrines de l'église. Nos saints et saintes ont aussi puissamment démontré être préparé(e)s à rendre compte de leurs actions à la communauté mondiale – la conscience que nous sommes tous et toutes un.

Mais qu'est-ce qui engagerait une personne au message de cette voix intérieure de manière si forte qu'elle risquerait le confort et la sécurité de son foyer, de sa famille, de son église, de son

⁹ Prolifique historien unitarien de la première moitié du XX^e siècle.

emploi, – et même risquerait sa vie, pour suivre cet appel? Pourquoi Lotta Hitschmanova passerait-elle trente-sept années de sa vie dans des zones de guerre, parmi les réfugiés, alors qu'elle aurait pu rester en sécurité chez elle et être simplement bien? Pourquoi Susan B. Anthony travailla-t-elle sans relâche, jusqu'à sa mort, pour la cause de l'égalité des femmes?

Il m'apparaît que ce genre d'action vient d'un immense sens de l'intégrité et d'un fort sens de la foi. Dans son livre intitulé *Faith (La foi)*, Sharon Salzberg nous dit que le synonyme de foi est confiance. En pali (la langue d'origine des textes bouddhistes), le mot correspondant à foi est *saddha*. Il est intéressant de noter que ce mot n'est pas un nom, mais un verbe. Je « fois », tu « fois »... J'agis, tu agis dans la foi. *Saddha*, c'est être prêt ou prête à faire le prochain pas, à passer à la prochaine étape, à considérer l'inconnu comme une aventure, à commencer un cheminement. Littéralement, *saddha* signifie « mettre le cœur sur ... ». Avoir foi, c'est offrir son cœur ou donner son cœur.

Salzberg l'explique si bien que je vais vous lire un passage de son introduction:

« Beaucoup lient la foi à des systèmes de croyance étroits, au manque d'examen intelligent ou à la souffrance que l'on ressent quand on nous empêche de poser des questions. La foi peut évoquer des images de soumission à une autorité extérieure. Historiquement, l'idée de foi à servi à séparer nettement ceux et celles qui appartiennent à un groupe choisi et les autres. Pour alimenter leurs programmes pleins d'amertume, les fanatiques lient ce qu'ils appellent foi à la haine.

Je voudrais encourager un nouvel emploi du mot foi, un emploi qui n'est pas associé à une interprétation religieuse dogmatique ni à un facteur de division. Je veux encourager la joie d'utiliser le mot, aider à revaloriser la foi comme étant fraîche, vibrante, intelligente et libératrice. Une foi qui met l'accent sur un fondement d'amour et de respect pour nous-mêmes. Une foi qui fait apparaître notre lien avec les autres plutôt que de désigner quiconque comme distinct et isolé.

La foi n'a pas besoin d'un système de croyances et n'est pas nécessairement liée à une divinité ou à Dieu, bien qu'elle ne les nie pas. Cette foi n'est pas une marchandise que nous avons, ou n'avons pas – c'est une qualité intérieure qui se développe à mesure que nous apprenons à faire confiance à notre propre expérience la plus profonde.»

« Le Bouddha a dit : *“La foi est le commencement de toutes les bonnes choses”*. Peu importe ce qui nous arrive dans la vie, c'est la foi qui nous permet d'essayer de nouveau, de faire de nouveau confiance, d'aimer de nouveau. Même dans les périodes de souffrance intense, c'est la foi qui nous permet d'avoir avec le moment présent une relation telle que nous pouvons continuer, que nous pouvons avancer, au lieu de nous perdre dans la résignation ou le désespoir. La foi lie notre expérience du jour présent, qu'elle soit merveilleuse ou terrible, à l'impulsion sous-jacente de la vie elle-même. »

Il m'apparaît que ce genre d'action provient d'un sens formidablement fort de l'intégrité. Comme nous, unitariens et unitariennes, essayons de comprendre l'idée de « spiritualité », j'ai noté avec intérêt que dans les cercles chrétiens, la spiritualité se définit comme l'intégration de tous les aspects de notre humanité. Nous avons une expérience spirituelle quand notre raison, nos émotions, notre corps et notre énergie vitale sont tous en alignement. Quand nous sommes à la fois honnêtes avec nous-mêmes et en alignement avec la communauté. Nos prédécesseurs ont lutté pour avoir le droit d'utiliser leur raison dans leur compréhension de la religion. Aujourd'hui les gens luttent pour avoir le droit d'utiliser leurs émotions. Les deux luttes sont les

mêmes. Nous avons besoin des deux éléments. Il n'est pas suffisant de nous laisser mener par notre intelligence. Il n'est pas suffisant de nous laisser mener par nos émotions. Nos actions sont plus fortes quand ces deux éléments nous alimentent. Si nous pouvons libérer notre esprit pour qu'il fasse partie de l'équation – si nous pouvons atteindre cette sorte d'intégrité avec nous-mêmes et avec tout ce qui est, alors nous aurons l'ardeur et la force de poursuivre notre quête avec hardiesse et de prendre tous les risques nécessaires afin de répondre à notre vision.

Les membres des Premières nations définissent la quête spirituelle comme la recherche de l'équilibre sur la roue de la médecine. Les bouddhistes nous invitent à chercher un état de pleine conscience où nous sommes pleinement présents, présentes dans le moment, de tout notre être, avec tous nos sens et toutes nos facultés. Dans l'évangile de Luc, Jésus nous a dit que le royaume de Dieu est ici et maintenant, si nous pouvons seulement le voir.

« Les pharisiens lui ont demandé quand arriverait le royaume de Dieu. Il leur a répondu : On ne peut spéculer sur la venue du royaume de Dieu. Personne ne pourra dire : “Le voici” ou “Le voilà”, car le royaume de Dieu est déjà là, au milieu de vous. »

Nous avons un aperçu de quelque chose de plus grand que nous-mêmes, un éclair de quelque chose d'éternel, de quelque chose qui nous lie à tout ce qui est. Que cet aperçu soit Dieu – ou le divin en nous-mêmes – ou une vision de la sorte de monde qui serait possible si les humains pouvaient vivre en paix ensemble, je crois que c'est à partir de cette sorte d'intégrité et de cette sorte de vision que les gens trouvent le courage et l'énergie de parler du fond du cœur et de changer le monde. Les bonnes actions découlent naturellement de cette sorte d'intégrité.

Suis-je donc en train de suggérer que pour être de « bons unitariens et de bonnes unitariennes », tout le monde dans cette salle devrait trouver le zèle missionnaire de devenir un Francis David ou une Lotta Hitschmanova, de sorte à être là-bas, à sauver le monde? ... Non... Notre tâche est de vivre en ce moment et en ce lieu. Il se peut que ce ne soit pas de sauver le monde. Nous avons seulement à être responsables de ce qui est en notre pouvoir, en notre contrôle. Il peut s'agir simplement d'apporter un plat préparé à quelqu'un qui en a besoin, ou de l'amener faire le tour du pâté de maisons. Ou bien de faire un don à l'école Sainte-Marie ou à notre église partenaire. Ce peut être de participer à une équipe de résolution de conflits et d'écouter les plaintes. Ou encore de faire du recyclage ou de prendre le bus. Ma tâche pourrait être de recevoir. D'admettre ma faiblesse. Mon besoin. Et de laisser les autres aider. Notre tâche est d'être présents, présentes à qui nous sommes et d'être présents, présentes à nos propres pensées, émotions, actions et énergie vitale. Le défi est d'écouter toutes ces voix, même quand elles sont contradictoires, et de chercher ce lieu de plénitude où nous saurons simplement qui nous sommes et ce que nous sommes supposé(e)s faire.

Notre tâche est d'être présents, présentes aux réalités du monde qui nous entoure et de connaître notre place dans ce monde. De voir l'air, l'eau, la nourriture, les gens, les animaux – de voir la vérité de ce que sont les choses – et de cheminer avec droiture en rapport avec notre monde. Quiconque parmi nous pourrait être appelé(e) à un moment donné, à un endroit donné. Je me demande ...vais-je écouter? Entendrais-je mon nom, chuchoté, dans l'appel des choses?

Toutes nos relations.

Une foi grandissante

Rev Frances Deverell

Rassemblement unitarien universaliste d'Ottawa, 21 octobre 2007

Voici le deuxième sermon de ma série sur la foi. Dans le premier, nous avons examiné le style de foi unitarien universaliste. Nous avons étudié les exemples de nos prédécesseurs pour mieux comprendre ce qui les a amenés à être une telle force créative pour le bien de l'humanité. Nous avons découvert que le mot pali correspondant à foi est un verbe – que je fois, tu fois – en nous fondant sur une solide confiance en notre voix intérieure, sur notre lien avec les autres et sur l'engagement de notre cœur.

Dans notre Histoire pour tous les âges, ce matin, nous avons vu un exemple d'un sens du mot foi – une foi qui peut faire bouger les montagnes – ou au moins que quelque part, quelqu'un a le pouvoir de faire bouger les montagnes. Je me demande si Ming Lo pensait qu'il avait la force de faire bouger la montagne en poussant sur un arbre? Pensait-il qu'il avait le pouvoir en lui? Ou bien a-t-il placé sa confiance dans un dieu, ou une déesse, ou dans ce vieux sage qui restait assis toute la journée à fumer?

Je me demande pourquoi Ming Lo a continué à suivre les conseils de ce vieux sage, alors qu'aucune de ses idées n'a marché? (Je me demande d'ailleurs ce qu'il pouvait bien fumer!) Quelle image! Être amené à déménager sa maison en marchant à reculons avec les yeux fermés! Est-ce que le conteur suggère que nous sommes tellement endormis que nous avons besoin d'être dupé(e)s pour regarder notre réalité? Au moins, le vieux sage savait où se trouvait sa responsabilité. Il n'a jamais essayé de sauver Ming Lo. Il a juste essayé d'être là pour lui, alors que ce dernier tentait de résoudre son propre problème.

Du temps où j'allais à l'Église unie, l'un des messages que j'y ai appris est que tout ce que l'on avait à faire pour être sauvé(e) était d'avoir foi en Dieu – et en Jésus. (J'étais un peu confuse quant à savoir dans lequel j'étais supposée avoir foi.) Je me concentrais fort en essayant d'imaginer ce que cela serait – de juste croire en Dieu ou en Jésus. Rien ne me venait. Je n'aimais pas beaucoup les messages que je recevais, qui disaient que j'étais une pécheresse. Je me sentais parfaitement correcte. Je ne pouvais imaginer ce que je confesserais si j'étais catholique et devais aller à la confesse chaque semaine. Je n'ai jamais vraiment compris de quoi je devais être sauvée. Je savais par contre une chose : je n'aimais pas l'idée de culpabilité. J'essayais très fort d'être à la hauteur et de n'avoir rien à me reprocher. Le jour où j'ai décidé de laisser tomber ce message de péché et de culpabilité, comme je me suis sentie soulagée! Je n'avais pas besoin d'être sauvée. J'étais simplement bien telle que j'étais.

Pour certains et certaines d'entre nous, la culpabilité a été un peu plus difficile à abandonner. J'ai parlé à des gens qui avaient les fondements du péché et de la culpabilité si fortement enracinés dans leur système de pensée qu'ils ne se sont jamais sentis bien avec eux-mêmes. Rebecca Parker¹⁰ raconte l'histoire d'une jeune femme qui s'est fait dire par son prêtre qu'elle devait accepter, comme un sacrifice à l'amour, que son mari la batte, tout comme Jésus a sacrifié sa vie pour nous sur la croix! Il ne fait aucun doute que la religion a été utilisée pour élaborer des moyens subtils de contrôler l'esprit et le cœur de ses adeptes. Si vous ne suiviez pas les règles, vous étiez exclu(e). Inacceptable. Vous alliez en enfer! Rejeté(e) de la communauté.

¹⁰ Professeure de théologie, ministre unitarienne universaliste contemporaine. (Note de la traductrice)

C'était l'enchâssement du patriarcat dans chaque aspect de la vie, reposant sur l'acceptation de l'obéissance et même de l'oppression.

Qui honore la fidélité plus que l'obéissance?

Quand on rejette une doctrine fondamentale telle que celle-ci, il est tentant de remplacer la religion, en tant que structure de son système de croyances, par la raison et la science. C'est plus réaliste. Concret. C'est davantage dans le domaine de quelque chose de gérable. Toutefois, considérer le monde d'un point de vue strictement scientifique, sans l'influence de nos autres attributs humains (compassion, spiritualité, connexion), c'est comme un vieil os sec, sans chair autour. Nous sommes plus que la somme de nos différentes parties. L'univers est plus que ce que nous pourrions jamais disséquer et mesurer.

Quelle que soit notre manière de voir le monde, il nous reste la question – que faire de ce mot – foi. Le laissons-nous embourbé dans les histoires et les pratiques de certaines sectes chrétiennes? Ou le revalorisons-nous comme un mot qui a un sens dont nous avons encore besoin dans notre système actuel de pensée?

Selon l'écrivaine et enseignante bouddhiste Sharon Salzberg, si notre foi constitue un solide fondement, elle est ce qui nous permet de nous engager par rapport à la vie. Elle dit :

« La foi est la vivacité du cœur qui dit “je choisis la vie, je m'aligne avec le potentiel inhérent de la vie, je me donne à ce potentiel” ».

Je choisis la vie. Je me donne à la vie.

Si la foi suppose un tel engagement fondamental pour la vie, il n'est pas étonnant que lorsqu'une personne perd la foi, cela peut être dévastateur. Les gens peuvent tomber en dépression. Envisager le suicide. Errer, égarés, craignant d'avoir perdu la voie. Mais ont-ils perdu la voie? Ou bien sont-ils au contraire sur la voie, cherchant un nouveau fondement sur lequel bâtir une nouvelle foi?

J'ai mentionné dans mon sermon précédent qu'en pali, la langue des textes bouddhistes d'origine, le mot foi se rend par saddha. Il se traduit habituellement par foi ou confiance. ...offrir son cœur ou donner son cœur. Saddha veut aussi dire hospitalité – dans le sens d'être capable d'ouvrir notre cœur et d'y faire de la place pour ce qui est réel – bon ou mauvais. La confiance. L'hospitalité. L'hospitalité envers nous-mêmes. La capacité de nous accepter nous-mêmes, tel(le)s que nous sommes, ici et maintenant.

Cette qualité qu'est la foi a trois buts dans nos vies. Nous avons besoin de la foi pour prendre des risques : – pour nous tester nous-mêmes et atteindre ce que nous sommes capables d'atteindre – pour trouver intimité et appartenance avec d'autres. Nous avons besoin de force spirituelle pour confronter les défis difficiles de la vie et passer à travers. Et nous avons besoin d'un sens profond de connexion et d'appartenance. Nous avons besoin de savoir que nous sommes une partie acceptable de la création. Nous avons besoin de faire suffisamment confiance à l'univers et au pouvoir de l'amour pour nous ouvrir nous-mêmes à la douleur à l'intérieur. Nous avons besoin de savoir que nous pouvons guérir et atteindre la plénitude.

Ce n'est pas un hasard si de nombreuses traditions religieuses associent la foi à la tragédie et à la douleur. Dans les évangiles, beaucoup des histoires au sujet de Jésus portent sur la foi. Ceux et celles qui ont la foi sont guéri(e)s de leur cécité et peuvent voir. Les paralytiques sont guéri(e)s et peuvent marcher. Les femmes sont guéries de leurs saignements et de leur honte. Les mauvais esprits sont chassés du corps des possédé(e)s. Bien sûr, il ne s'agit pas d'histoires de

guérison de la cécité physique. Il s'agit plutôt d'apprendre à ouvrir les yeux, d'enlever les voiles qui les recouvraient et de pouvoir réellement voir la vérité des choses. Un éveil spirituel. Vous vous souviendrez que Jésus disait toujours : « *De par ta foi, tu es guéri(e)* ».

Si la foi consiste à croire en vous-mêmes, en votre propre valeur et en votre propre pouvoir en tant qu'être humain, la guérison par la foi est possible de notre point de vue scientifique moderne : elle ferait le lien avec une compréhension plus profonde des forces agissantes, dans l'univers et dans notre propre corps; – elle nous mettrait en relation avec l'étonnante capacité même du corps de se guérir lui-même. De manière plus typique, la foi, c'est avoir la confiance de se lever le matin. C'est la confiance de faire le prochain pas sur votre chemin quand vous êtes dans l'embarras et avez peur.

Donc, au lieu de parler à nos enfants de péché et de culpabilité, et de foi en Dieu, nous concentrons notre attention pour les aider à bâtir foi et confiance en eux-mêmes, en leur propre voix intérieure et en leur propre capacité de voir et d'apprendre. Nous espérons qu'ils seront libres d'accueillir pleinement la vie. Pour faire face aux risques auxquels ils seront confrontés, et pour répondre aux défis qui se trouveront sur leur chemin. Nous voulons que nos enfants sachent qu'ils sont acceptables, bien à leur place et qu'ils sont reliés à la communauté et à la Terre.

Pour bâtir une base de foi pour un monde moderne, nous avons besoin de l'intelligence, ou pouvoir de la raison, des émotions et de nos capacités à former des liens et des relations avec nous-mêmes, avec nos communautés d'humains et avec la communauté de la Terre elle-même.

Sharon Salzberg nous enseigne que nous ne pouvons guérir à moins de faire de la place dans nos cœurs, même pour les expériences les plus pénibles. Elle compare la souffrance à un accord musical. En analysant l'accord de notre souffrance, nous trouvons les notes individuelles : Sont-ce la colère? la perte? la honte? la peur? la joie? Si notre cœur est étroitement enveloppé par les sentiments de peur, de culpabilité ou de désespoir, nous ne pourrions jamais nous ouvrir complètement à la vie. Avec la foi et la confiance, nous apprenons à ouvrir notre cœur. Seule une foi ultime dans la vie peut nous donner une telle force. Je vois ma fille dans la jeune vingtaine essayer de se faire des ami(e)s, de se trouver une place dans le monde du travail et de bâtir une communauté d'appui. C'est difficile. Elle prend un coup après l'autre. Pourtant, il y a là une force qui grandit à mesure qu'elle se relève une fois après l'autre, et essaie de nouveau.

James Fowler, théologien chrétien et auteur du livre *Stages of Faith* (Les étapes de la foi), a dit que la foi est la base fondamentale d'une personne, que c'est l'orientation primaire de l'existence de quelqu'un. C'est la lentille à travers laquelle une personne donne du sens à sa vie.

Pour Fowler, les gens grandissent et se développent spirituellement tout comme ils grandissent intellectuellement et émotionnellement. Nous avons le potentiel de grandir constamment et de nous développer dans notre manière de voir et de comprendre. Un enfant voit les choses d'une certaine façon. Un adulte de quarante ans possède une perspective différente. Le point de vue est encore autre à quatre-vingts ans.

Un enfant doit faire confiance et accepter l'autorité parentale pour survivre. L'enfant fait ce qu'on lui dit de faire en croyant que ses parents font la meilleure chose. L'enfant imite ses modèles les plus proches – sa mère et son père. Son cerveau ne lui permet pas encore de penser de manière abstraite. Tout est concret. Cependant, l'enfant a de l'imagination et s'en sert pour comprendre les événements qui se produisent autour de lui.

Entre sept et douze ans, l'enfant cherche l'appartenance en se joignant à la tribu ou à la famille. Il absorbe les règles et les traditions familiales. Son raisonnement est encore bien concret et il apprend au travers d'histoires prises plutôt littéralement. Il est important pour lui d'appartenir à un groupe; ceux qui sont dans le groupe sont « comme nous » – des ami(e)s, tandis que ceux et celles qui sont différents sont « les autres ».

Les adolescents et adolescentes doivent se rebeller et établir leur propre identité, distincte de celle de leurs parents. À mesure qu'ils et elles vont dans le monde, ces jeunes trouvent que dans chaque groupe les règles sont légèrement différentes. Les différentes figures d'autorité – professeur(e)s, entraîneurs, mentors – ont des styles différents et valorisent des choses différentes. L'individu choisit son modèle préféré, tout en apprenant aussi à fonctionner dans des groupes différents, de différentes façons. Si nous choisissons un groupe primaire auquel appartenir, nous essayons souvent de gagner tout le monde à notre manière de voir; sinon, nous excluons les réfractaires. Quiconque n'est pas avec nous est contre nous. Quelqu'un doit avoir raison et quelqu'un doit avoir tort.

Finalement, il se peut qu'après avoir estimé qu'il n'existe qu'une seule voie juste, nous passions à une autre étape et choisissons notre propre manière d'être, tout en respectant les manières des autres. L'autorité passe de l'extérieur de nous-mêmes à l'intérieur de nous-mêmes. Nous développons une connaissance profonde de nous-mêmes, ainsi que la compassion et le respect d'autrui. Les deux approches peuvent être valables. Nous en venons à apprécier les polarités et les paradoxes, plutôt que de nous inquiéter de leurs apparentes contradictions.

La compréhension ultime de la foi est un sens d'unité avec toute la création. Le soi cesse d'être le point de référence, de centrage. Nous développons une profonde compréhension de notre interconnexion avec tout ce qui est.

Il ne faudrait pas prendre ce genre de modèle trop littéralement. Je ne crois pas que les gens restent de manière statique en un seul endroit. Je pense que vous pouvez passer à diverses positions en matière de foi, selon les ressources dont vous avez besoin pour confronter un défi particulier de la vie.

Sharon Salzberg parle de foi aveugle et de foi lumineuse. Si nous restons avec la compréhension concrète, littérale, où des figures comme le Père ou les Textes sacrés ont toute l'autorité, nous pouvons être coincé(e)s dans la foi aveugle. (Nous pouvons être un peu comme Ming Lo et sa femme qui croient au pouvoir ultime du sage, ou de la montagne, sans penser à leur propre relation avec ces choses.)

La foi lumineuse, c'est comme l'expérience que beaucoup ont la première fois qu'ils ou elles viennent à une célébration unitarienne. Ah!!! Je suis chez moi! Ça y est! Incroyable. Pourquoi est-ce que je n'en savais rien auparavant? C'est épatant. Mais bientôt, la plupart se rendent compte que cela ne suffit pas. Nous avons besoin de quelque chose de plus substantiel.

La foi change à mesure que nous progressons. La foi lumineuse, à sa place appropriée, est « simplement un commencement, non pas un commencement dans lequel nous abandonnons le discernement, mais plutôt un commencement dans lequel nous abandonnons le cynisme et l'apathie. Son énergie abondante nous propulse dans l'inconnu.

Salzberg ajoute :

. « ...nous devons parvenir à une foi intérieure qui ne dépend pas de facteurs extérieurs,... Nous avons besoin d'une foi fondée sur notre propre expérience, obtenue les yeux grands ouverts. »

Voulons-nous marcher à reculons, avec notre maison sur notre tête et dans nos bras, en suivant la sagesse d'un vieux prophète, ou voulons-nous aller de l'avant, les yeux grands ouverts? Allons-nous prendre notre propre vie en main et accepter les problèmes que le monde nous donne?

L'histoire de Ming Lo et la montagne comporte de nombreux niveaux. C'est un commentaire sur la foi aveugle par opposition à l'autonomie. Mais c'est aussi un bon exemple de la vraie foi. Ming Lo et sa femme ont un problème et croient fermement qu'il peut être résolu. Chaque jour, ils se lèvent et essaient quelque chose de nouveau. Rien ne marche, mais ils continuent d'essayer de toute manière. Ils sont sûrs qu'il existe une solution. À chaque essai, ils donnent le meilleur d'eux-mêmes. Ils ont le courage de faire leur propre danse de la montagne, même si cela doit sembler complètement absurde aux voisins médusés. Peut-être que ce sont leur point focal clair et leur intention véritable qui leur ont apporté une solution en fin de compte.

Pour terminer, je vais emprunter les mots de Thich Nhat Hanh, moine bouddhiste et auteur :

« Si nos croyances se fondent sur notre propre expérience directe de la réalité et non pas sur des notions présentées par d'autres, il n'y a personne qui puisse nous les enlever. Toutefois, un engagement à long terme à ces croyances est dangereux. Si au bout de dix ans, nos croyances n'ont pas grandi, nous nous réveillerons un jour pour découvrir que nous ne pouvons plus croire ce à quoi nous croyions précédemment... Notre foi doit être vivante. Elle ne peut consister simplement en une série de croyances et de notions rigides. Notre foi doit évoluer chaque jour et nous apporter joie, paix, liberté et amour. »

Toutes nos relations.

Justification par la foi

Rev Frances Deverell

Rassemblement unitarien universaliste d'Ottawa, 21 novembre 2007

Alors que je regardais de l'autre côté du lac de l'Aigle, je vis un héron bleu voler gracieusement le long de la rive. Il choisit un endroit, atterrit, ... regarda autour de lui, ... fit quelques pas sur place. Il resta immobile une minute. Puis un frisson parcourut son corps, vers le haut, ensuite vers le bas, comme une vague... : il se mettait en alignement avec les arbres et les buissons en arrière-plan, ... et il disparut magiquement de ma vue! Le héron était alors prêt à attendre, patiemment, complètement immobile, son prochain repas.

Telle est mon image de la justification par la foi.

Voici le troisième sermon de ma série sur la foi. Dans les deux premiers, j'ai parlé de la foi comme étant un mot délicat, en me fondant sur une explication très particulière de la foi en tant que croyance en Dieu ou manque d'examen intelligent. J'ai partagé les idées bouddhistes de Sharon Salzberg sur la foi comme étant « une qualité intérieure qui se développe à mesure que nous apprenons à faire confiance à notre expérience la plus profonde », — cette qualité qui « nous permet d'essayer de nouveau, de faire de nouveau confiance, d'aimer de nouveau », même après les expériences les plus douloureuses — qui nous permet de choisir la vie. J'ai parlé de la nécessité de continuer à faire grandir notre foi, à mesure que notre expérience de la vie et que notre compréhension du monde évoluent.

Ma formation théologique à la Vancouver School of Theology, ou VST, a été pour moi cette sorte d'expérience de croissance. La VST est un séminaire chrétien libéral et féministe. J'y ai reçu une bonne base en études de la Bible et des théologies chrétiennes. C'était difficile d'étudier dans ce milieu. Il me fallait faire des efforts particuliers pour comprendre ce dont on parlait, dans des termes que je pouvais accepter et utiliser à titre d'humaniste athée. Une fois de temps en temps, j'avais un éclair de compréhension fine qui faisait que mes efforts en valaient la peine. La rédaction de mon sermon sur la justification par la foi, l'un des thèmes principaux des livres de saint Paul, a été l'un des ces moments.

Il faut bien comprendre que les livres de Paul sont de lecture difficile pour les humanistes comme moi – il y a tant de références à Dieu et à Jésus-Christ. Il m’a fallu tout réinterpréter. Pour moi, Dieu n’était pas un père humain nous connaissant et nous jugeant dans un sens personnel. Si je devais avoir une image de Dieu, ce serait davantage comme l’énergie, la conscience, la possibilité, la potentialité, ou encore l’amour. Peut-être que Dieu *a pensé* l’existence de l’univers. Jésus-Christ symbolisait les caractéristiques les plus élevées dont les êtres humains sont capables, et qui nous amènent à la communion avec Dieu – telles que l’amour, la compassion, la justice, la créativité... Avec ces significations plus larges, je pourrais continuer ma lecture.

Environ cinquante ans après la mort du Christ, Paul sillonnait la péninsule arabique, poussant jusqu’à Rome et en Grèce, établissant des églises aussi vite qu’il le pouvait. C’était un travail dangereux et il écrivait souvent ses lettres d’une communauté à l’autre, et même de prison. La mission de Paul se fondait sur deux croyances. Tout d’abord, il croyait que la mission du Christ était de donner aux populations de gentils l’accès au Dieu unique. Ce n’était pas seulement les juifs, mais tout le monde, qui pourrait être réconcilié avec Dieu. Ensuite, il croyait que le Christ ressuscité allait revenir d’un jour à l’autre et que la fin du monde était proche. Il n’y avait pas de temps à perdre pour sauver les âmes. Tout ce que cela demandait, c’est que les gens aient foi en Dieu et en Jésus-Christ. Les gens seraient justifiés par la foi.

Eh bien, c’est exactement tout ce qui me gênait dans le christianisme. C’est le message qui envoie les missionnaires chrétiens à travers l’Irak, de nos jours, pour essayer de convertir les gens et leur faire abandonner leur foi musulmane. C’est l’origine de tant de souffrances et de guerres. Je crois qu’aucun dieu ne peut être si mesquin que d’avoir seulement une porte étroite menant à sa paix. De plus, je ne croyais pas au Père en tant que Juge. Aucune de ces images n’a marché pour moi. Je ne m’attends pas à me tenir à la porte de perle et à justifier ma vie devant Dieu, ou sinon à être envoyée en enfer pour brûler éternellement. C’est dans cet état d’esprit que je lisais mes documents sur Paul quand, brusquement, j’ai été saisie d’étonnement.

Dans son livre, *Paul and His Letters (Paul et ses lettres)*, Keck dit qu’il ne faut pas comprendre le mot *justification* dans le sens de se défendre, de prouver quelque chose à quelqu’un d’autre qui juge, mais bien plutôt l’entendre dans le sens d’alignement. L’alignement, comme quand on

aligne du papier sur une grille pour dessiner ou pour sérigraphier. La justification signifie « être dans la bonne relation, dans le bon rapport ».

Alors que je regardais de l'autre côté du lac de l'Aigle, je vis un héron bleu voler gracieusement le long de la rive. Il choisit un endroit, atterrit, ... regarda autour de lui, ... fit quelques pas sur place. Il resta immobile une minute. Puis un frisson parcourut son corps, vers le haut, ensuite vers le bas, comme une vague... : il se mettait en alignement avec les arbres et les buissons en arrière-plan, ... et il disparut magiquement de ma vue! Le héron était alors prêt à attendre, patiemment, complètement immobile, son prochain repas.

Chacun, chacune de nous a donc pour tâche de travailler à établir une bonne relation avec Dieu (ou avec le transcendant, ou la source de tout, ou la somme de tout), avec nous-mêmes, avec les autres et avec la nature.

Or, à l'époque de Paul, la discussion était la suivante : – si ces gentils doivent faire partie de la communauté de foi et célébrer le Dieu unique, ne doivent-ils pas être circoncis et suivre les lois juives? Paul répondit que non. La loi était la manière juive d'établir la relation avec Dieu. Les gentils pouvaient atteindre la même justification (alignement, réconciliation) – par la foi.

Ce fut une énorme découverte pour moi. Il ne s'agit pas de Dieu qui me juge – il s'agit de moi me mettant en alignement. Comme le héron bleu, se secouant pour s'aligner parfaitement avec le monde autour de lui – et cependant totalement centré. Entièrement lui-même. Revendiquant son propre pouvoir. Ne serait-ce pas merveilleux d'être ainsi en accord avec le ciel, l'eau, les plantes et les animaux tout autour – d'être capable de simplement disparaître et de ne plus faire qu'un ou une avec l'environnement, et cependant d'être encore soi-même.

Écoutez les paroles de Paul dans *Romains 12: 9-20*:

« L'amour ne joue pas la comédie. Abhorrez le mal, attachez-vous au bien. Que l'amour fraternel vous lie les uns aux autres tendrement. Rivalisez d'estime les uns avec les autres. ...Pourvoyez, pour votre part, aux besoins des saints, allez au-devant de

l'étranger par l'hospitalité. Bénissez ceux qui vous persécutent, bénissez et ne maudissez pas. Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie, pleurez avec ceux qui pleurent. Ayez entre vous un comportement égal, une même pensée. Ne soyez pas hautains en pensée, faites-vous solidaires des humbles. Ne vous prenez pas vous-mêmes pour de grands penseurs. [Ne rendez à personne le mal pour le mal. Ayez comme projet le bien face à tous. Si possible, et pour votre part, vivez en paix avec tous. Ne vous vengez pas vous-mêmes, bien-aimés, laissez place à sa colère, car il est écrit "À moi appartient la vengeance, moi seul donnerai à chacun selon son dû, dit le Seigneur." Si ton ennemi a faim, nourris-le, s'il a soif, donne-lui à boire...] »

Si vous concevez Dieu et Jésus comme des symboles des bonnes relations, il devient évident que lorsque vous êtes en alignement avec tous les êtres, vivant en harmonie et dans le respect, alors vous avez atteint la réconciliation, l'appartenance et l'acceptation que nous recherchons tous et toutes. Ce message, il peut être compris à travers n'importe quelle lentille religieuse.

Mais la chose intéressante, c'est que nous trouvons cette réconciliation non pas dans nos œuvres – pas dans ce que nous faisons, mais par la foi. Comment est-ce possible? Est-ce que ce n'est pas comme si l'on pariait sur l'espoir ou une prière? Placer sa foi en Dieu – qu'il amènerait la Communauté bénie, ou le Monde de paix et de justice que tant d'entre nous désirent si fort? Non. La justification par la foi exige la confiance en soi-même, en sa propre petite voix interne. Ouvrir son cœur. Se donner à la vie. Faire confiance au cheminement, sans certitude de l'endroit où l'on arrivera ni de quel en sera l'aboutissement.

Nous pouvons choisir nos actions, mais nous ne pouvons pas garantir que tout ira comme nous l'avons prévu, dans notre calendrier. La seule chose sur laquelle nous avons un peu de contrôle, c'est nous-mêmes. Si nous voulons quelque chose, nous pouvons travailler sur notre intention. Nous pouvons évidemment diriger notre énergie dans cette direction, mais nous ne ferons pas arriver les choses par la force de notre volonté – tout comme Dieu ne peut pas faire arriver les choses par la force de « sa » volonté. Il y a tant d'êtres au-dehors qui ont aussi leur propre programme et leur propre volonté.

Nous sommes tous pris, toutes prises dans cette immense toile d'interconnexions, tous et toutes ensemble. Si cela doit être, les autres doivent choisir d'être avec vous. Rien n'arrive par nos seuls propres efforts. Nous avons besoin les uns, les unes des autres. Mais si nous pouvons être sensibles à notre environnement, sentir l'énergie, être conscients et conscientes des besoins et des intérêts des autres, — si nous pouvons nous secouer pour nous aligner avec ce qui nous entoure, les autres pourraient nous rejoindre et partager notre vision. Johann Wolfgang von Goethe l'a exprimé ainsi :

« Tant que nous ne nous engageons pas, le doute règne, la possibilité de se rétracter demeure et l'inefficacité prévaut toujours.

En ce qui concerne tous les actes d'initiative et de créativité, il est une vérité élémentaire dont l'ignorance a des incidences innombrables et fait avorter des projets splendides. Dès le moment où l'on s'engage pleinement, la providence se met également en marche. Pour nous aider, se mettent en œuvre toutes sortes de choses qui sinon n'auraient jamais eu lieu. Tout un enchaînement d'événements, de situations et de décisions crée en notre faveur toutes sortes d'incidents imprévus, des rencontres et des aides matérielles que nous n'aurions jamais rêvé de rencontrer sur notre chemin. Tout ce que vous avez toujours voulu faire ou rêvé de faire, entreprenez-le. L'audace renferme en soi génie, pouvoir et magie. »

Laissez-moi vous raconter l'histoire qui correspond à cela dans ma vie. Je suis devenue unitarienne dans un petit rassemblement qui n'avait pas de ministre. Dans ma réflexion sur notre difficulté à grandir, j'ai pensé au ministère pour moi, mais cela me semblait tout à fait impossible. Ma famille a déménagé plusieurs fois et le ministère ne m'a jamais paru être un choix réaliste. Quand Neil a pris un poste de professeur à l'université Simon Fraser, nous avons déménagé à Vancouver et j'ai commencé à chercher du travail. J'ai fait tout ce qu'il fallait — préparé mon curriculum vitae, donné beaucoup de coups de téléphone, joint des associations, frappé aux portes. J'ai eu une bouchée ici, un petit morceau là, et obtenu quelques contrats à court terme, mais je n'ai jamais réellement trouvé ma niche dans la région de Vancouver. Et puis ma relation avec mon premier mari a commencé à se détériorer. Il m'a quittée et pris notre fille, Karen, avec lui. Ce fut une période très difficile, très sombre pour moi. J'étais en train de perdre

complètement mon sens d'appartenance, le sens d'avoir une place pour moi dans ce monde. J'ai lutté contre la dépression.

Enfin, à un centre de retraite unitarien, j'ai décidé d'écouter mon appel au ministère. J'y avais pensé pendant bien des années, mais n'y avais pas répondu. Maintenant, j'allais le faire. Dès que j'ai pris cette décision, tout s'est ouvert pour moi. Mon mari m'a donné un règlement de divorce. Et puis Judith m'a appelée; elle voulait que je sois la spécialiste d'évaluation des besoins pour BC TEL. La personne qui faisait ce travail venait de mourir! J'ai travaillé avec Judith tout le temps où j'étudiais à l'école de théologie. Je travaillais dans le domaine que je connaissais le mieux et n'avais que peu de préparations à faire; je travaillais quand cela me convenait, et autant que je le souhaitais. Un alignement parfait. Je n'avais jamais ressenti autant de grâces!

Toutes les forces étaient alignées en ma faveur. L'école m'appuyait. Nous étions cinq de la mouvance unitarienne à la VST cette année-là. J'aimais mes professeurs, qui m'encourageaient à travailler autant que possible dans le cadre de ma propre tradition, même en répondant à leurs normes d'excellence. J'avais le soutien de mon ancien mari et maintenant ce travail très approprié. À mon grand étonnement, même ma mère athéiste, qui depuis longtemps avait rejeté toute idée d'église, m'a donné sa bénédiction et son encouragement.

Cela donne à réfléchir à combien de personnes différentes et à combien de choses différentes doivent se retrouver ensemble pour que quelque chose se passe. Le monde n'est pas une place qui se contrôle facilement. La grâce se produit, comme un cadeau, quand toutes les forces venant de directions différentes s'alignent.

Alors que je regardais de l'autre côté du lac de l'Aigle, je vis un héron bleu voler gracieusement le long de la rive. Il choisit un endroit, atterrit, ... regarda autour de lui, ... fit quelques pas sur place. Il resta immobile une minute. Puis un frisson parcourut son corps, vers le haut, ensuite vers le bas, comme une vague... : il se mettait en alignement avec les arbres et les buissons en arrière-plan, ... et il disparut magiquement de ma vue! Le héron était alors prêt à attendre, patiemment, complètement immobile, son prochain repas.

Oui, nous voulons être nous-mêmes et apprécier nos propres dons particuliers. Oui, nous voulons avoir une idée de notre propre but, revendiquer notre pouvoir et prendre nos responsabilités pour notre coin spécial dans l'univers. Mais avons-nous le contrôle sur l'aboutissement? Pouvons-nous prendre la responsabilité de tout ce qui arrive? Notre héron peut choisir son endroit. Il peut contrôler sa visibilité, son immobilité et sa patience. Il peut contrôler sa concentration pour voir le poisson à temps. Mais il ne peut pas contrôler si un poisson va se présenter ce jour-là. Et il ne peut pas savoir qui sera le plus rapide si un poisson passe.

Puissiez-vous être en contact avec votre vrai moi.

Puissiez-vous avoir confiance en qui vous êtes.

Puissiez-vous être empli(e) de tendre bonté.

Puissiez-vous être en santé.

Puissiez-vous être en paix et à l'aise.

Puissiez-vous être entier, entière.

Puissiez-vous vous aligner avec les forces de la vie pour qu'elles vous apportent amour, paix et harmonie, à vous-mêmes et à votre entourage.

Toutes nos relations.
